

MĀRA ZĀLĪTE
« Le vent cherche son repaire »
et autres poèmes
traduit du letton et présenté par Rose-Marie François
en collaboration avec Astra Skrābane

Māra Zālīte est née le 18 février 1952 à Krasnoyarsk, de parents déportés en Sibérie. Elle avait quatre ans quand sa famille a pu rentrer en Lettonie. Diplômée de l'Université de Lettonie (Faculté de Philologie), Māra Zālīte a été assistante technique à l'Union des Écrivains de son pays, 'leader' du 'Studio des Jeunes Auteurs', consultante pour la poésie au magazine *Liesma* et rédacteur en chef du magazine littéraire *Karogs*. Depuis quelques années, elle travaille à l'agence de droits d'auteur AKKA/LAA. Elle est la présidente de l'Association des Écrivains de Lettonie.

Dans sa poésie, Māra Zālīte a d'abord réfléchi sur les tendances nihilistes et l'aliénation, notamment des jeunes, sur leur quête du sens de la vie. Dans les années quatre-vingt, sa poésie devient de plus en plus philosophique, plus tragique, et aussi plus chargée d'émotion. Elle écrit en vers libres ou selon les schémas des *daīnas*¹, octosyllabes qu'elle fait rimer ou non, mais jamais elle ne renonce à la sonorité du vers... qu'elle guette aussi en traduction!²

Parallèlement à la poésie, Māra Zālīte se tourne vers l'écriture dramatique – elle est l'auteure de plusieurs pièces où se mêlent l'Histoire et l'actualité, la vie quotidienne et une symbolique universelle. On doit également à Māra Zālīte des livrets d'opéra rock, qui se présentent à la fois comme œuvres d'art proches des images du folklore letton et comme événements politiques au moment où l'URSS s'écroule et où la Lettonie peut espérer secouer le joug de l'occupation: *Lāčplēsis* (Tueur d'ours), 1988. À la veille de l'entrée des Pays Baltes dans l'Europe, en automne 2004, c'est l'oratorio *Misterīja par sapni un mīlestību* (*Mystère du rêve et de l'amour*, musique de Jānis Lūsens) qu'elle a offert à ses concitoyens massés en grande foule sur la place du Dôme, à Rīga.

1. Daīnas: Si la plupart des daīnas (chansons lyriques lettones) n'ont été transcrites qu'au XIXe siècle, leur tradition orale remonte à la nuit des temps. À leur sujet, lisez l'étude remarquable de Madame Vaira Vīķe-Freiberga, *Logique de la poésie*, un bel ouvrage accompagné d'un CD publié en 2007 chez William Blake & Co à Bordeaux. Depuis 2001, les daīnas lettones font partie du patrimoine « mémoire du Monde » de l'UNESCO.

2. Voir Rose-Marie François, *D'Amstramgram à l'espace-page, lire avec les oreilles et traduire en couleurs*, Sources n°7, octobre 1990, Namur (Belgique).

Parmi les nombreuses distinctions reçues, retenons le prestigieux Prix J.G.Herder (octroyé par la Fondation Toepfer, Allemagne) en 1993. Des œuvres de Māra Zālīte sont traduites en plusieurs langues, dont l'allemand, le russe, l'anglais, l'estonien, le suédois. Mais il n'existe pas encore de livre en français³. Les textes qui suivent, inédits en français, sont extraits d'un ensemble composé par l'auteure à partir de deux de ses recueils *Apkārtne* (*Environs*) et *Notikumi* (*Événements*). Les traductions françaises ont été réalisées à la Maison des Écrivains et des Traducteurs de Ventspils en septembre 2006, selon la méthode « Poésie en Triangle »⁴. Le lecteur pourra « goûter » de la langue lettone en lisant page 42, face à leur traduction française, la version originale de deux courts poèmes.

Dans *Environs*, plusieurs poèmes ont pour titre *Ainsi parlait...*, non pas Zarathoustra (comme chez Nietzsche, dont les écrits ont mené à la théorie de l'*Übermensch*, ce qui n'est pas du goût de l'auteure) mais divers personnages ou lieux personnifiés. *Ainsi parlait la grive dorée*, poème par lequel se clôt l'ensemble proposé ici, est un chef-d'œuvre du genre car il met en scène l'artiste écartée de la société parce qu'elle semble ne pas vouloir prendre part aux travaux de la communauté (comme ici les animaux occupés à creuser la Daugava, un des grands fleuves de la Baltique). Elle a peur de se salir, oui. Sa beauté (sa belle robe dorée) et son chant jouent un rôle, et non des moindres, mais ce chant et cette beauté n'ont pas leur place dans une société qui se vautre dans ce que Marguerite Yourcenar décrivait comme l'alternance de tâches pénibles et de plaisirs faciles. Pour pénitence, la grive dorée sera privée d'eau et ne pourra étancher sa soif que parcimonieusement, grâce à quelques gouttes de nectar déposées par le dieu qui prend pitié d'elle. C'est pourquoi elle chante pour appeler la pluie. Mais il y a plus : la grive dorée se dit *valodze*, alors que *valoda* signifie la langue (lettone en l'occurrence), langue belle et colorée mais « mise de côté ». En effet, comme presque toujours sous les régimes forts, bien des poèmes sont codés, que l'auteur le veuille ou non, et le public les reçoit comme un encouragement à la résistance.

Un autre exemple de difficulté de traduction : « Tu n'as pas de maison, mon ami ? / Construis-toi un château dans les airs. » (en letton, ce sont les *châteaux d'air* qui correspondent à nos châteaux en Espagne). Le poème s'achève sur « Mais où y a-t-il de l'air ? / Je manque d'air. / Il manque d'air. [...] », sous-entendons : dans ce pays occupé. Une traduction toute spontanée de « châteaux en Espagne » tomberait donc à plat et manquerait le but subversif de la poésie. Le poème traduit la tension entre un élan vital, une

3. Dans notre langue, on peut lire de ses poèmes dans l'anthologie bilingue de poésie lettone : *Pieds nus dans l'herbe*, due à Rose-Marie François et parue en 2002 à L'arbre à paroles, Amay, Belgique, ainsi que dans *Le Journal des Poètes*, n° 4 /2004, dossier consacré à « Treize poètes lettons », par Rose-Marie François.

4. Voir Rose-Marie François, *Poésie en triangle*, actes du colloque « La traduction, et après ? », Liège 2007. Renseignements : cpagnouille@ulg.ac.be

joie de vivre, réprimés dans les interdits, et l'exercice incessant du *self-control* qui s'ensuit, dans une société où mesurer ses mots est une nécessité vitale. Un autre poème qui, apparemment, traite du divorce, est une réflexion sur nos rapports avec la terre et l'au-delà, notre sens inné du sacré.

Poète lettone, Māra Zālīte entretient avec la nature une authentique complicité. L'eau, symbole de vie, éclate dans toute sa splendeur dans *Rīga dans l'eau*. Dans *Ainsi parlait l'étang*, ici, page 50, la poète donne la parole aux humbles: l'étang, qui semble si peu de chose à côté des fleuves et de l'Océan, est source de richesses insoupçonnées – comme le *mērītais*, 'mesureur', cet insecte (*guerri palustre*) connu chez nous surtout par le célèbre poème de Guido Gezelle⁵. Et là, bonheur de la poète-traductrice, l'auteure demande d'introduire dans la version française ce qui lui semble maintenant l'aboutissement de son poème: la poète se reconnaît dans *le petit scribe*.

© Rose-Marie François

5. Guido Gezelle, poète flamand (1830-1899) appelle cet insecte *het schrijverke*, «le petit scribe», car il est toujours «en train d'écrire, récrire et encore écrire, le saint nom de Dieu»: *Wij schrijven, herschrijven en schrijven nog, / den heiligen Name van God*.

Saules pusē

*Protams, es apliecināšu Sauli.
Protams, es būšu Saules pusē.
Protams – pa Saules laukumiņiem.
Protams – gaisma, siltums un dzīvība,
Nevis tumsa, aukstums un nāve.*

Protams, es būšu Saules pusē.

*Tiklīdz es noskaidrošu, kurš
No šiem spīdekļiem
Ir Saule.*

Ardievu

*Ardievu, roze, mīlas rokas sniegtā,
tavs jaunais vaigs būs rīt jau grumbu vīts.
No paradīzes dārziem projām triekta,
tu atkal aizsmaržo un mani neņem līdz.*

*Ardievu, roze. Trisreiz saule lapos,
un celsies diena zelta bizi pīt,
uz miskasti – šiem rožu kapiem
es iešu tevi pavadīt.*

*Ardievu, roze, lai es klusēt protos,
man tālāk iet, no rozēm atvadoties.*

Côté Soleil

Bien sûr, je témoignerai du Soleil.
Bien sûr, je serai côté Soleil.
Bien sûr... Je suivrai les signes du Soleil.
Bien sûr... La lumière, la chaleur, la vie,
Et non la nuit, le froid, la mort.
Bien sûr, je serai côté Soleil.
Quand je verrai clairement
Lequel de ces soleils
Est Le Soleil

Adieu

Adieu, ma rose, tendue de main amie,
ta jeune joue demain sera flétrie.
Chassé des joies du paradis
ton parfum s'évapore et ne peut m'emmener.
Adieu, ma rose. Trois soleils dans tes pétales
viendront tresser leurs nattes d'or, alors
à la poubelle – tombeau des roses –
j'emmènerai les restes de ton corps.
Adieu, ma rose, puissé-je me taire encore,
aller plus loin, me détacher des roses.

Le vent cherche son repaire

Le vent cherche son repaire
comme un chien qui se mord la queue.
Il cherche à se nicher
dans les froissements des lâches,
à la cime d'un chêne,
dans tes cheveux, dans la gorge
enflammée de la cheminée.
Le vent cherche sa demeure.
Aux quatre vents, crois-tu.
Mais tu te trompes, mon ami.
Le vent est seul,
même si par nature il se met en quatre.
Pense à la croix.
Je le comprends si bien, le vent,
quand il se cherche dans tes cheveux
sa seule
demeure.

Celui qui a nagé

Celui qui a nagé dans la brume
ne s'envolera plus au soleil,
bientôt ses nageoires tranchantes
auront oublié la lumière
et le soleil n'aura plus cure
de cet être brouillé de brume.
Celui qui a volé au soleil
n'ira plus nager dans la brume,
bientôt ses ailes alourdies
prendront les vapeurs des bouillies
et la main fraîche de la brume
repoussera ses doigts brûlants.
Quant à l'être que je deviens,
a-t-il des nageoires, des ailes, ou bien...

Que la plaine...

Que la plaine est basse,
que le ciel est haut!
Je demeurerai ici
mais mon cœur en frémit.
Que la plaine est basse,
que le ciel est haut!
Je travaillerai ici
mais mon cœur en frémit.
Que la plaine est basse,
que le ciel est haut!
J'aimerai ici
mais mon cœur en frémit.
Comme il est haut, le ciel
sur cette plaine basse!
J'ignore qui y a semé quoi.
À moi de voir ce qui poussera.

Tu irais...

Tu irais bien plus loin
si en marchant
tu ne devais tracer ta route.
Tu pourrais porter plus
si d'une main
tu ne devais tenir l'épée.
Tu volerais bien plus haut
si chaque matin
tu ne devais chercher tes ailes, volées.

Aujourd'hui

Aujourd'hui, tout le monde est fermé.
Tu peux passer chez moi, un instant.
Nous pourrons boire du thé, un instant.
Justement, aujourd'hui je ne suis pas fermée.
Aujourd'hui, comme le monde est fermé,
viens chez moi. Il n'y a nulle part où aller.
Peut-être que je t'aimerai, un instant.
Rien qu'aujourd'hui, rien qu'un instant.
Peut-être qu'aujourd'hui je vais pleurer,
rien qu'aujourd'hui, rien qu'un instant.

Je ne te demande...

Je ne te demande rien de rien.
Moi, je t'aime bien.
Mais que tous les autres viennent en force
fêter bientôt notre divorce.
Nous danserons comme des feuilles
prêtes à tomber du vieux tilleul;
le clown avec ses bouffonneries
nous fera rire de la vie;
nos hôtes boiront d'amère liqueur
en réclamant du vin meilleur⁶
à la table un peu rococo.
Je ne te demande rien de rien.
Moi, je t'aime bien.
Mais que tous les autres viennent en force
fêter bientôt notre divorce.

6. Une coutume lettone: lors d'un banquet de noces, les invités se plaignent: « Que le vin est amer! Comment le rendre plus doux? » La réponse est: par le baiser. Et aux jeunes époux de s'exécuter! (NdT)

Tu es arrivé en janvier

Tu es arrivé en janvier,
beau rameau de lilas.
J'ai plongé en toi mon visage
comme dans l'aile d'un ange.
Comment n'ai-je pas pensé
à chercher là ma chance.

Langue

Langue, tu es une rivière scintillante
où nue et chaude je me plonge,
l'instant me fait pitié,
j'ignore l'éternité.
Langue, tu es le sang et la chair
de mes pensées qui coulent je-ne-sais-d'où
Je t'aime et aime tout ceux
qui touchent mon oreille
à travers toi,
rivière scintillante.
En toi seule je sens l'éternité
quand je marche avec tous
en tous temps en tous lieux.
Les mots déferlent sur mes jambes,
la voix du sang se fait entendre
tout bas en moi, elle emplit les voûtes.
Rivière scintillante.
Regarde, c'est moi.
Toi seule tu peux
en témoigner⁷.

7. Ce poème a paru, une version légèrement différente, dans: Rose-Marie François, *Plavās kaiļām kājām / Pieds nus dans l'herbe*, anthologie bilingue de poésie lettone, L'arbre à paroles, Amay, Belgique, 2002.

Ainsi parlait la déboisée

Je ne dirais rien si je ne savais
que tu partages mon sentiment.
J'ai honte. Je suis confuse. Je ne sais même plus
ce qui est vieux ou jeune en moi.
Je suis nue devant tous. Vidée.
Volée. Coupable d'avoir changé.
Peut-être soulagée?
Les racines n'aspirent plus la sève
ne déchirent plus ma chair tissée
ne me pénètrent plus jusqu'au tréfonds,
ne s'étendent plus de tout leur long.
Les troncs ne se dressent plus
comme des paysans se soulèvent.
Ces troncs puissants
sont allongés dans un chantier
avant qu'une lame de la scierie
les coupe en tranches comme du pain.
Quelle peine en pensant au pin,
au pin qui poussait
tout près de mon cœur.
T'en fais pas, mon grand, n'aie pas peur,
on ne fera pas de toi des allumettes... –
Je disais cela pour l'apaiser, pour m'apaiser –
tu seras charpente de chambrette.
C't'à espérer, c't'à espérer.
Le soleil fait cligner les yeux,
car il n'y a plus ce feuillage
qui me donnait son ombre,
fraîche jeune fille à la fontaine
qui me tend sa cruche vernie.
Cette ombre amie des champignons.
Ah, quelle
passion, les champignons!
Même des grandes dames
de Riga venaient ici
et,

quand elles trouvaient des girolles,
elles riaient comme des chercheurs d'or
dégageant des pépites vermeilles.
J'ai beau
rêver aux jours perdus
où j'étais encore la forêt.
Je ne me reconnais plus – j'ai peur
en voyant des aïrelles! Peut-être
des gouttes de mon sang?
Et ces morilles – les croûtes de mes plaies?
En recommençant ma vie
j'ai encore en moi tant de souches
comme une bouche
aux chicots noirs
les trous vitriolés,
des feux de bois
où les dernières branches ont brûlé.
Je ne puis que m'étonner
en recueillant tout ce qui monte en moi –
de menus pins comme des hochets d'argent
des bouleaux d'une coudée de long,
des osiers, des érables, des tilleuls, des bourdaines...
Et cette laitue est un chêne...
Les fleurs forment une blouse bigarrée
que je mets sur ma nudité
en regardant autour de moi...
C'est comme une chambre d'hôpital
où j'ai touché de près la mort.
Qu'y ai-je perdu? Qu'y ai-je gagné?

Et je m'en irai dans les mots

Et je m'en irai dans les mots
comme un résistant entre en Résistance.
Un soleil doré point à l'horizon
mais il reste encore à distance.
Dans la broussaille des pensées

je creuse la nuit un bunker.
Combien de nuits, combien de jours?
Cela, je l'ignore, mon amour.
À la bougie comme au feu de camp,
j'entonnerai cet ancien chant
sur l'ami tombé au combat
d'une plume acérée dans le bras.
Oui, je m'en irai dans les mots
avant d'être un verre recyclé.
Je n'emporte que de quoi fumer,
et notre terre, une plante en pot.

Ainsi parlait l'étang

Depuis que les poètes rimailent
ils me tuent
de leur rimes banales.
Est-ce qu'ils pensent à ce qu'ils font?
Tuant les sentiments comme on abat le bétail?
Pourquoi ne touchent-ils pas aux mares,
mes cousines? Il faut croire
qu'ils sont pleins comme des mares
quand, dans leurs chambres telles des armoires,
ils composent L'ode à la mer. Et se prennent
pour le capitaine, maître à bord.
Jamais personne ne navigue sur l'étang.
Et pourquoi ne sont-ils pas touchés par les flaques,
mes petites-cousines,
qui sèchent aussi vite que le linge
et amusent les enfants jusqu'au bout –
ceux-ci aiment leur patrie surtout
en pataugeant dans les flaques de boue.
Boue malléable comme un ventre.
Boue plus claire que les pensées.
J'ai horreur de ce rôle
que me fait jouer
la soi-disant rhétorique. Qu'est-ce que la rhétorique?

Un enclos pour les moutons? Une paresse du cerveau?
Les pense-petit à l'esprit lent
doivent prendre appui sur l'Océan.
L'Océan!

La folie des grandeurs, un Titan
qui marchande les citoyens du monde,
ce dindon, ce gonflé, qui recouvre
les deux tiers des terres
et rêve de pouvoir un jour
nous noyer tous.

L'Océan – tombeau des navires et des baleines.
Les poètes se pâment et ils chantent la mort.
Mais moi, je suis la vie.
Même la bulle d'air, je la retiens à ma surface
le plus longtemps possible.

La libellule est mon ange gardien.
J'évoque les libellules car elles au moins,
tout le monde sait ce que c'est.
Mais le dytique bordé? l'aselle?
le stationmyne? le leucisque? la demoiselle?
la noctonecte glauque? l'ide mélanote?
les brillantes perlières? l'anoure? l'urodèle?
l'orfe dorée? l'esculenta? la calamite?
le stratimyne longicorne?... Je continue?
Plus étranger qu'un étranger, je suis un chien
couché devant votre maison.

Vous noyez sans me voir
vos chatons dans mes eaux,
d'ailleurs vous détournez les yeux,
et vous ne cueillez plus mes acores odorants
pour joncher les planchers à la Saint-Jean.
Quand vous nagez après les nénuphars,
vous pensez moins à des fleurs qu'à des femmes.
Vous voulez vivre et vous cherchez la vie
où se trouve la mort. Moi, je suis la vie.
Une eau vivante. Chaque printemps
je l'annonce au monde
par les chants des grenouilles qui s'enrouent

par amour.
Que dire encore? Le puits? Le puits,
je le respecte. Bien qu'il soit puritain. Trop froid.
Mais il sert. Il sert à la vie.
Il se laisse exploiter par tous ceux
qui sont dignes ou bien indignes de lui. On crache
aussi dans un puits. Comme on a l'habitude de cracher sur moi.
Je suis une page d'écriture
depuis que le poète
a fait écrire sur moi le modeste guerri⁸.
Sur moi, pas sur vous.
Autrement, autrement...
Mieux vaut me taire maintenant.

Ainsi parlait (chantait) le Cygne

Snobs, esthètes!
Champions de la duplicité,
honoré public des hypocrites!
Moi, symbole de banalité,
je vous offre mon chant ultime.
La salle est comble comme toujours
et pour une fois ma coupe est pleine, elle aussi.
Votre vie durant, vous me mangez
comme du pain blanc.
Pourquoi? Parce que je suis né cygne?
Parce que je suis plus blanc que vous?
Plus libre que vous? Que j'ai des ailes?
Du talent? Que mon costume
est élégant?
Que mon bec est plus écarlate
que les lèvres de vos amies?
J'aurais aimé naître corneille.

8. Le guerri palustre s'appelle en letton « le mesureur », l'insecte même que le poète Guido Gezelle appelait « le petit scribe », « het schrijverke » ; une traduction proche du texte serait : *[Je suis mesurable] Je ne suis pas incommensurable. / Seul l'étang a son mesureur / Il n'y en pas pour mesurer vos vies. S'il y en avait, / s'il y en avait... / Si je continuais à parler, vous me mépriseriez / encore davantage.* (Voir aussi note 5, introduction)

Elle au moins, vous la laissez en paix.
Oui, pourquoi ne brodez-vous pas de corneilles
les tapisseries
qui moisissent sur vos murs humides?
Oui, pourquoi n'entassez-vous pas des corneilles
parmi les idoles de vos buffets luisants
qu'habitent des mites qui, paraît-il, ne payent pas de loyer?
Moi je paie tous les jours, je paie
ce que Dieu m'a donné gratuitement.
N'est-ce pas vous
qui me coupez les ailes
et m'installez dans l'étang aux grenouilles
pour que j'égaie
vos promenades du dimanche avec les gosses?
N'est-ce pas vous?
Mais vous riez sous cape: comme c'est banal,
un cygne et un étang!
Et puis, quand au soleil couchant je survole la mer,
franchement, vous ricaniez.
Et quand, amoureux transi, je m'approche
de ma bien-aimée, là, vous
vous moquez ouvertement: Comme c'est banal!
J'aurai appris ma vie durant
à vous ignorer, simplement.
J'irai seul au-devant de la mort,
la mienne, la seule.
Et mon seul chant,
c'est à vous que je le dédie.
Snobs, esthètes!
Duplicité!
Hypocrisie!
Moi, symbole de banalité,
je vous offre mon chant ultime.
Splendide à vos oreilles,
si amer à mon cœur.
Cette amertume, je la chante
en cognant le piano
comme les dents noires
de vos sarcasmes.

Ainsi parlait la grive dorée

1.
Travail sale, terre à terre...
dans la fange putride, les marais,
les sombres marécages
(la pureté – une blague ou un rêve?)
Dans la terre sèche comme la langue,
le palais desséché, un goût de vieille chaussette,
les ongles cassés sur les pierres,
les poumons sifflant de sable,
tous piochent, bêchent, défrichent...
creusent la Daugava.

Mon ventre est tout doré.
Qui d'autre pourrait, qui d'autre pourrait, qui d'autre pourrait
en avoir un pareil?

Travail sale, terre à terre...
les taupes pellettent, les loups grattent,
les cerfs piétinent, les oies fouillent du bec,
tous fraient le passage. Renforcent les rives.
Splash! Tout retombe dans l'eau ferreuse,
la vie s'y épuise. Tout à recommencer...
l'argile grasse, passerelle glissante,
le limon, obscurité où tout se fond,
(la pureté – une blague ou un rêve?)
tous piochent, bêchent, défrichent...
creusent la Daugava.

Mon ventre est tout doré.
Qui d'autre pourrait qui d'autre pourrait, qui d'autre pourrait
en avoir un pareil?

Travail sale, terre à terre...
quel tumulte, quel tapage, quel vacarme!
Quelle poisse! Quelle embrouille, quel malheur!
La terre et l'eau toujours mêlées. Il faut creuser. La Daugava.

Pique. Fore. Fais son lit. Son nid. Un ravin.
Un coude, une courbe, une boucle. Hisse les pierres
comme des prières. Dolomite. Dôle-en-Ile. Dos douloureux.
Gypse.
Idéalistes! Irréalistes! Dieu le veut, paraît-il. Qu'ils turbinent!
Travail sale, terre à terre. Pas pour moi... Pas à moi de
creuser la Daugava.

Mon ventre est tout doré.
Qui d'autre qui d'autre qui d'autre pourrait
en avoir un pareil?

2.
Buvez! Buvez mes frères! Buvez l'eau claire! Buvez, les loups,
buvez, les ours, les taupes, les cerfs, les oies. Ce lit luisant.
Fraîcheur argentée. Revigorante. Purifiante. Désaltérante.
Où nager. Où guérir. Elle pétille. Elle pénètre.
Elle étanche la soif. Tant va l'eau, tant va l'eau,
tant va l'eau, tant va l'eau, tant va l'eau,
en aval elle avale la Daugava. Comme festoie
la vie, festin de joie au fond du lit.
L'eau donne des petits. Froid soudain
de tant d'yeux sur moi – pourquoi n'ai-je pas droit... J'ai soif!
Silence.
Seul dans le courant, le moulin
moud le temps, tout le temps.
Tant va l'eau, tant va l'eau,
tant va l'eau, tant va l'eau, tant va l'eau,
en aval elle avale la Daugava.
Les guérets étreignent les rives.
La terre renaît de la Daugava.
Ils boivent l'eau claire de la vie. Eux.
Mon ventre est tout doré.
Personne d'autre ne pourrait en avoir un pareil.
Une soif nouvelle est née.
Qui ne les tourmente pas, eux.
Elle est creusée, la Daugava.

3.
Le calice
d'une fleur me sauvera.
Puisse Dieu y couler sa rosée.
Puisse Dieu y verser sa pitié.
(La pureté – une blague ou un rêve?)

Mārā Zalīte

*traduit du letton par Rose-Marie François et Astra Skrābane
traductions approuvées par l'auteure*

Les traductrices

Ce livre a été réalisé en collaboration « triangulaire » avec l'auteure, lors d'un séjour de Rose-Marie François à la Maison Internationale des Auteurs et Traducteurs de Ventspils à l'automne 2006. À propos de ce travail, on peut lire les actes du colloque qui a eu lieu au printemps 2007 à l'Université de Liège: *La Traduction, et après?*, Liège, 2007. Renseignements: cpagnouille@vlg.ac.be

Astra Skrābane (née en 1953) est philologue, traductrice, docteure ès lettres (1992). Diplômée de l'Université de Lettonie (LU) et de l'Université Lomonosova à Moscou, elle est actuellement professeure à la Haute Ecole de Ventspils. Depuis 1991, présidente de l'Alliance Française. Elle a traduit Simenon, Roland Barthes, Michel Foucault, Jacques Derrida, Baudrillard... mais aussi Hector Malot, Théophile Gautier, André Gide...

Rose-Marie François, qui a traduit ces pages, est elle-même poète, romancière, philologue, rhapsode. www.RoseMarieFrancois.eu

Pour avoir été punie, à l'âge de huit ans, par sa mère qui l'avait surprise à parler picard (« Tu ne peux pas parler patois, tu ne peux pas parler, pas toi, tu ne peux pas parler, tu ne peux pas... », *La Punition, Et in Picardia ego*) elle a pris conscience de sa diglossie, que, révoltée contre l'interdit, l'enfant a secrètement entretenue, la renforçant d'abord par l'étude du latin et la muant ensuite, au fil des années, en passion pour les langues étrangères – elle en a approché une quinzaine. On doit à cette poète polyglotte la première anthologie bilingue de poésie lettone (letton-français, 2002). Depuis 2003, elle est Membre *honoris causa* de l'Université de Lettonie.

Marquée par la guerre 1940-1945, elle évoque ses souvenirs précoces dans *quelques uns de ses livres*. Avec le roman *L'Aubaine* (2009), c'est la Shoah qu'elle aborde, sous un jour inattendu.

Rose-Marie François n'avait que quatre ans lorsque, sous le choc d'une vive émotion, elle a pour la première fois éprouvé le besoin d'écrire – phonétiquement: c'était avant de fréquenter l'école. Elle a publié en revues dès l'adolescence et est l'auteure de nombreux recueils de poèmes, récits, romans, anthologies, essais, articles, spectacles, etc. Elle a reçu plusieurs prix littéraires, en Belgique et en France.

La *Petite suite pour un départ*, que nous donnons à lire maintenant, est un ensemble extrait d'un recueil inédit.